

Tout le monde peut se retrouver à la rue

Martin Wagener

Fopes/CIRTES – Université de Louvain-la-Neuve

Cette phrase est souvent utilisée par des citoyens, ou des associations, qui présentent une certaine sympathie envers la cause du sans-abrisme. Elle témoigne d'une certaine volonté d'établir un 'destin commun' entre humains dans notre société. Pourtant, cette appréciation nécessite d'être confrontée aux trajectoires des personnes sans-abri. Cet énoncé qui est un positionnement en faveur de l'égalité ne rend en effet pas assez compte des différentes formes d'altérité. Il y a donc lieu de déconstruire une telle affirmation au regard des parcours de vie marqués par des formes de précarités multiples.

Plusieurs études ont mis en avant l'indépassable altérité des personnes qui vivent depuis longtemps en rue. Ces personnes sont confrontées à des processus dont l'appellation varie selon les auteurs : on parlera de précarisation, de désocialisation (Vexliard), de désaffiliation (Castel) ou d'auto-exclusion (Furtos). Quelque soit le mode d'explication de ces processus, il ressort que la vie en rue imprègne les personnes sans-abri au point qu'ils deviennent radicalement différents du commun des mortels. Pendant longtemps, certains¹ ont vu ce processus comme un engrenage irréversible en pointant les multiples formes de précarités qu'il entraînait tant au niveau individuel, qu'organisationnel ou social. Des recherches plus récentes se sont intéressées aux manières par lesquelles les personnes pouvaient sortir de la rue². Ces recherches montrent que, entre engagements personnels, aides des proches et interventions de différents services de la protection sociale³, il demeure possible de s'en sortir et d'influer sur sa trajectoire. Des projets, comme le Housing First en Belgique⁴ (et ailleurs) ont montré que même les personnes présentant des difficultés d'ordre psychiatrique et toxicodépendants les plus intenses, peuvent se stabiliser dans un logement.

Ces récentes études ont également montré que la désignation et la perception des personnes sans-abri comme altérité non-dépassable pouvait conduire les professionnels de terrains à « baisser les bras » et à se contenter d'apporter, dans le pire des cas, juste une aide humanitaire de survie⁵. Au contraire, maintenir l'idée que l'être humain demeure égal aux autres quelque soit la situation sociale dans laquelle il se trouve permet de placer les personnes sans-abri dans une perspective de citoyenneté. Un citoyen qui peut faire appel aux droits à un logement, à la santé, à une vie digne, etc.

Des situations d'inégalités multiples marquant les parcours de vie

A côté de ces différents processus de désaffiliation, il ne faut pas oublier que les personnes en rue de longue durée ne représentent qu'environ un huitième du flux de personnes faisant appel à l'un des différents services d'hébergement destinés aux sans-abri⁶. Les accidents de parcours de vie peuvent être multiples et se situer à différentes niveaux (rupture familiale, perte de logement, restructuration de

¹ DECLERCK, P., *Les naufragés*, Terre humaine/Poche, éd. Plon 2001, 457 p.

² Pichon, P. [dir.], Francq, B., Firdion, J.-M., Marpsat, M., Roy, S., Soulet, M.-H., *SDF, Sans-Abri, Itinérant – Oser la comparaison*, Collection « Globalisation, espace et modernité », Presses Universitaires de Louvain, 2008.

³ VAN REGENMORTEL, T., DEMEYER, B., VANDENBEMPT, K., VAN DAMME, B., *Zonder (t)huis: Sociale biografieën van thuislozen getoetst aan de institutionele en maatschappelijke realiteit*, LannooCampus, Leuven, 2006, 320 p.

⁴ SPP INTÉGRATION SOCIALE, *Housing First en Belgique : ça marche ! Résultats et invitation à une sortie rapide du sans-abrisme*, Bruxelles, 2016.

⁵ BENOIST, Y., *Les sans-logis face à l'ethnocentrisme médical, approche ethnographique d'un système de soins*, L'Harmattan : Terrain : récits & fictions, 2009.

⁶ WAGENER, M., *Le sans-abrisme à Bruxelles : une (in)visibilité toute relative...*, *Bienvenus dehors! Sans-abri et espace public*, CBCS, 2014.

l'entreprise, chômage, maladie, etc.). Mais fort heureusement, connaître une crise dans sa vie ne signifie pas nécessairement tomber à la rue. Il est plus exact de dire que les personnes les plus enclines à se retrouver à la rue sont celles qui ne parviennent plus à recourir aux différents services de la protection sociale et qui ne sont plus secourues par leur propre famille. .

Autrement dit, la différence réside dans l'accumulation des précarités, des ruptures et des injustices subies au cours de la vie. Notons également, qu'un cinquième des personnes sans-abri⁷ a été logé dans les services de la protection de l'enfance, qu'un autre cinquième a connu de graves crises familiales et que presque un cinquième connaît une dépendance liée à l'alcool, à la drogue ou aux médicaments. En somme, sur base des données issues de différentes recherches menées dans plusieurs pays⁸, nous pouvons aisément démontrer que les personnes sans-abri ont souvent rencontré de multiples crises et séparations et ce dès leur plus jeune âge. Pour expliquer les trajectoires des personnes se retrouvant en rue pour une longue durée, il faut penser les différents types d'inégalités, de précarités et de souffrances de manière cumulative.

Entre reconnaissance de l'égalité et défense de l'altérité

L'idée d'une trop grande « altérité » des personnes sans-abri peut se retourner contre elles. Face à l'illusion d'une égalité de situations, nous nous retrouvons face à l'exigence d'une reconnaissance sociale multiple et adaptée. Anna-maria Colombo a étudié différentes formes de reconnaissance sociale de jeunes sans-abri⁹ en quête de reconstruction à Montréal. Elle se demande quels rôles jouent les différentes formes de reconnaissance (affective, sociale, juridique) dans les processus de sortie de la rue. C'est dans ces différents registres que les jeunes doivent reconstruire du sens en affrontant les possibilités personnelles, organisationnelles, culturelles et sociales données. Entre affirmation de la différence, se (re-)lier aux autres, « être comme les autres », se sentir discriminé, ne pas y parvenir ... se dégage un espace soumis à des multiples tensions. L'auteure retient spécifiquement le type de lien parental vécu dans l'enfance comme l'un des marqueurs prégnants. Pour ces jeunes, les moteurs classiques de reconnaissance (par exemple : l'inscription familiale et amicale, le travail, le sport) sont difficilement mobilisables. La capacité réelle d'exercer ses droits (à un logement, un travail, une vie digne, une vie personnelle, etc.) influence directement sur les possibilités de reconnaissance réelle.

La quête de sens et de reconnaissance des sans-abri passe donc par l'établissement des liens avec des personnes significatives ou proches (reconnaissance affective), une position sociale et des services sociaux qui respectent les modes de vie personnels (reconnaissance sociale). Elle passe également par un Etat qui met tout en œuvre pour que chaque citoyen puisse bénéficier des différents droits humains (reconnaissance juridique). Ce n'est qu'à cette condition d'égalité, que nous pouvons parler d'une société inclusive qui respecte en même temps les différentes formes d'altérité et les différentes manières de vivre.

Pour aller plus loin :

- Pichon, P. [dir.], Francq, B., Firdion, J.-M., Marpsat, M., Roy, S., Soulet, M.-H., *SDF, Sans-Abri, Itinérant – Oser la comparaison*, Collection « Globalisation, espace et modernité », Presses Universitaires de Louvain, 2008.

⁷ VAN MENXEL, G., "De utlieme onderkant – de thuisloze in het vizier" In: De Decker, Goosens & Pannecoucke, *WONEN AAN DE ONDERKANT*, Garant, 2005, 536 p..

⁸ BROUSSE, FIRDION & MARPSAT, *Les sans-domicile*, La Découverte, « Repères », Paris, 2008.

⁹ COLOMBO, A. M., *S'en sortir quand on vit dans la rue*, PUQ, 2015.

- BROUSSE, FIRDION & MARPSAT, *Les sans-domicile*, La Découverte, « Repères », Paris, 2008.